

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

1er OCTOBRE 1887

ABONNEMENT - - - - \$1.00

Pour la jeunesse - - - 50 cts

5 Cts. le Numéro.

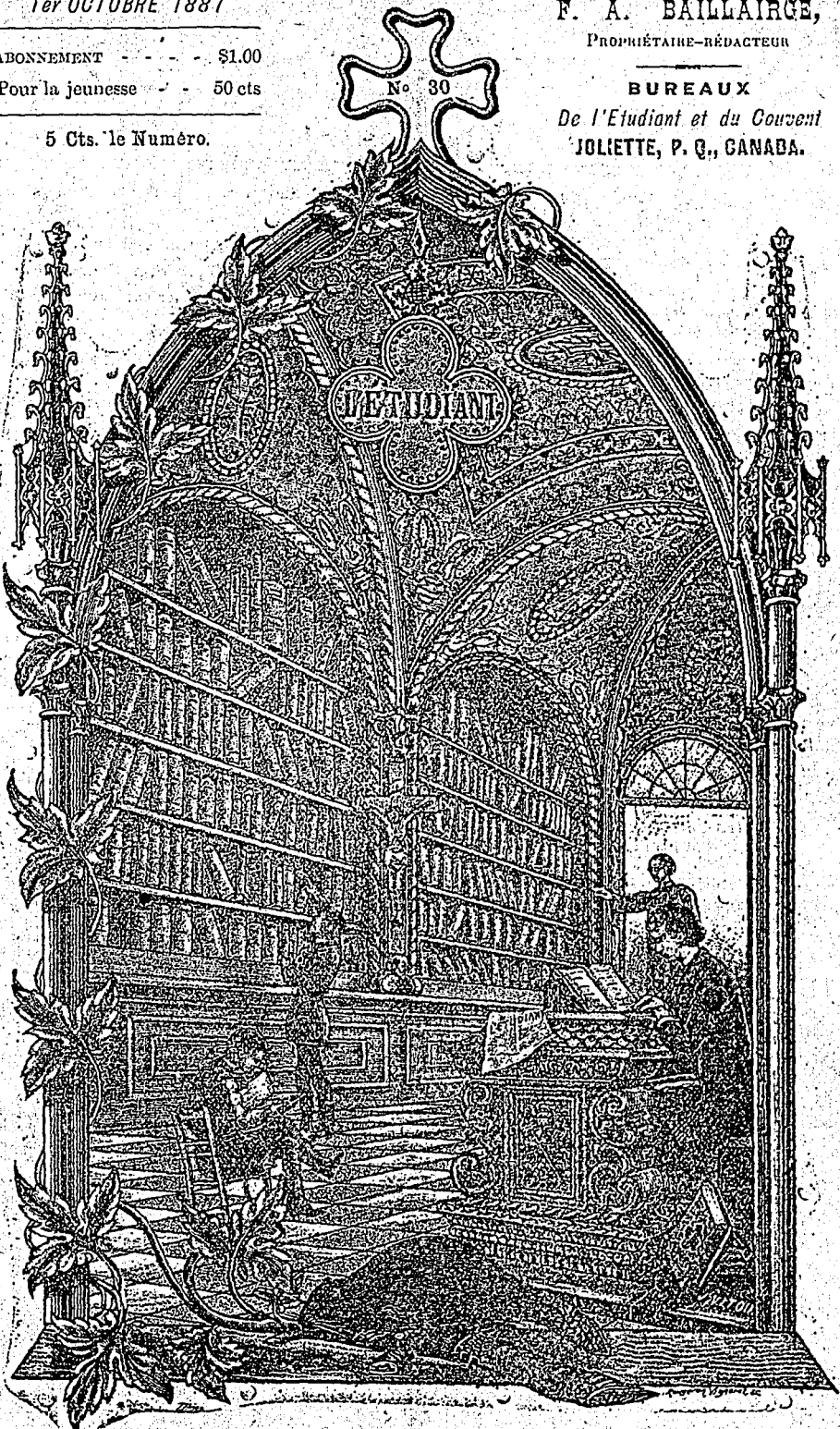
F. A. BAILLAIRGE,

PROPRIÉTAIRE-RÉDACTEUR

BUREAUX

De l'Étudiant et du Couvent

JOLIETTE, P. Q., CANADA.



Solution de la huitième difficulté de "L'Étudiant" No 29.

Partager 5 en deux parties, de manière que le quotient de la plus grande par la plus petite soit aussi 5.

M. LE RÉDACTEUR,

Je ne sache pas que l'on puisse résoudre scientifiquement ce beau petit problème autrement que par l'Algèbre, qui résout tout avec une scrupuleuse exactitude.

Quels sont donc les deux nombres cherchés ? Je n'en sais rien. Alors je représenterai le plus grand nombre par le mystérieux signe algébrique ; X, et le plus petit par Y.

Ce qui me fera $X \text{ plus } Y = 5$. Première équation en balance, dans laquelle X plus Y font un parfait contrepois à 5 Mais comment arriver à trouver la valeur d'X et celle d'Y ?

Eh bien ! nous ferons un autre équation, encore une petite balance, et nous transporterons certains poids d'un plateau de la première balance dans le plateau de la seconde.

Je sais que la plus grande partie cherchée égale X, et que la plus petite égale Y. En divisant la plus grande par la plus petite de manière que le quotient soit 5, j'aurai l'équation suivante $\frac{X}{Y} = 5$.

Voici les deux équations. X plus Y = 5 $\frac{X}{Y} = 5$.

M. le Rédacteur, nous sommes rendus à l'évanouissement du dénominateur. Grand mot, en vérité, que l'évanouissement du dénominateur ! Il fit bien sourire jadis dans ma classe d'Algèbre. Eh bien ! procédons à l'évanouissement, et, alors, nous avons $X = 5 Y$. Donc, il n'y a plus de dénominateur, il s'est évanoui.

Il s'agit maintenant de faire passer un terme d'une équation dans une autre afin de n'avoir dans l'une que des inconnues de même espèce.

Ceci s'appelle la « solution des équations » par méthode de substitution.

Je sais que $X = 5 Y$. En lui substituant sa valeur dans la première équation, $X \text{ plus } Y = 5$, on aura $5 Y \text{ plus } Y = 5$, ou $6 Y = 5$.

Et maintenant, en réunissant les dénominateurs tout à l'heure évanouis, on aura $Y = \frac{5}{6}$. D'où $5 \frac{5}{6} = X$, ou encore $X = 4 \frac{1}{6}$ et $Y = \frac{5}{6}$. — En effet : $4 \frac{1}{6} + \frac{5}{6} = 5$ et $4 \frac{1}{6} : \frac{5}{6} = 5$ — Solution cherchée.

Je conclus, M. le Rédacteur, que l'algèbre est une science merveilleuse et très intéressante.

Elle met du plomb dans le cerveau des élèves, les dirige, non-seulement, dans les problèmes mathématiques, mais même dans leurs compositions littéraires.

Napoléon Ier fit inaugurer beaucoup de lui dès sa plus tendre enfance, parce qu'il était

fort en mathématiques. Et il est certain qu'une tête faible ne peut pas peser des valeurs inconnues dans la merveilleuse balance de l'algèbre. Votre tout dévoué, etc.

S. A. MOREAU, Ptre

P. S. — Vos jeunes lecteurs voudraient-ils me dire, quel est le nombre dont la moitié et le quart étant divisés par 5 donnent 100 ?

S. A. M.

Berthier, septembre 1887.

M. LE COMTE DE FALLoux.

Le comte de Falloux naquit à Bourg d'Iré, le 7 mai 1811. Sa famille remontait à Henri IV. M. de Falloux père était un des combattants de Quiberon : c'était un vieux chevalier de Saint-Louis plein d'honneur et imbu des idées monarchiques les plus pures. La grand-mère d'Alfred de Falloux, sous-gouvernante des enfants de France, après avoir partagé la captivité de Madame Royale au Temple, avait été chargée plus tard de conduire cette princesse en Allemagne, quant la Convention l'échangea contre plusieurs de ses membres. Singularité de la destinée, cette Mme de Saucy avait une sœur qui épousa le comte de Bombelles, dont le frère épousa à son tour l'impératrice Marie Louise, après la mort de Napoléon ; de sorte que le comte se trouvait ainsi l'allié de la famille impériale. Mais il n'y parut guère dans ses sentiments et sa conduite, et sa jeunesse, étroitement mêlée à tous les souvenirs vendéens, annonça de bonne heure la ferme conviction qui devait gouverner sa vie. Élevé par une mère admirable, dans les principes d'une piété fervente, Alfred de Falloux lui avait promis à son lit de mort de ne jamais céder aux lâchetés du respect humain, et il tint parole.

Tout jeune, il montra déjà ce caractère loyal et intrépide qui devait plus tard lui gagner l'admiration publique. Au collège Bourbon, quand il avait terminé ses devoirs, il disait ostensiblement son chapelet à l'étude. Son camarade de droite était de la religion protestante. Le voyant un jour égrener son rosaire, il l'interrompt par une phrase agressive. Alfred n'y fait pas attention d'abord, mais le voisin longuement revient à la charge avec une persistance tellement agaçante, qu'il n'y tient plus et lui lance son encrier à la tête, juste au moment où le doigt sur un des plus gros grains, il adressait à Dieu ces paroles : *et dimille nobis debita nostra sicut et nos dimittimus debitoribus nostris*. Le projectile parti, notre pieux élève s'épouvanta de sa colère : il embrassa son camarade et lui demanda pardon avec larmes. Le calviniste fut tellement touché qu'il s'humilia lui-même, avoua ses torts et cessa ses impertinents lazzi.

(A continuer.)

TROISIEME ANNÉE, X.

No 30

OCTOBRE 1887

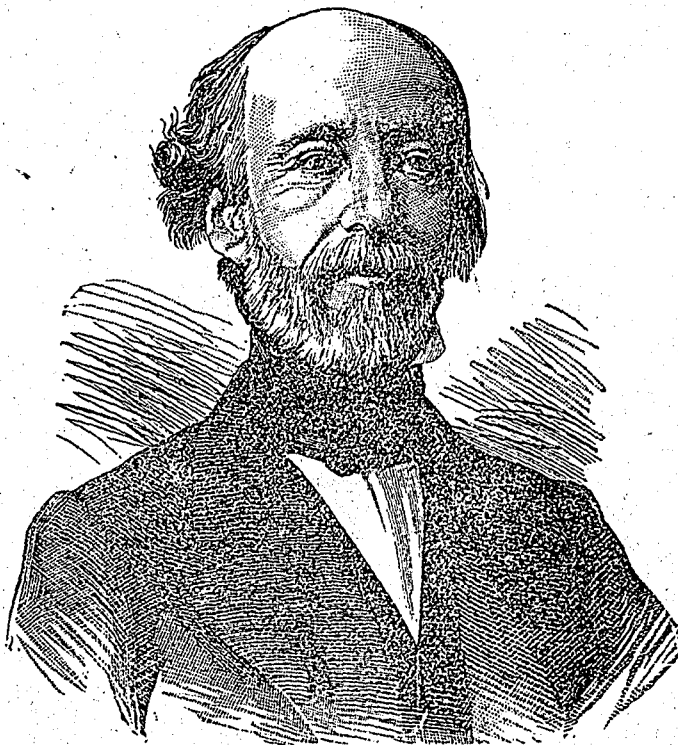
L'ETUDIANT

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

F. A. BAILLAIRGÉ, PIRE

PROPRIÉTAIRE ET RÉDACTEUR

ABONNEMENT : \$1.00 par année. (Pour la jeunesse, les instituteurs et les institutrices, \$0.50).
Les abonnements datent du 1er janvier. On est prié d'adresser toutes les communications concernant la rédaction et l'administration de *L'Étudiant* au Rév. F. A. BAILLAIRGÉ, Pire, au Collège Joliette, à Joliette, P. Q. Canada.



M. LE COMTE DE FALLOUX.

Nous publierons la prochaine fois un magnifique article, intitulé : M. EDOUARD DUMONT, *La France Juive*.

PIASTRE.

(Pour l'Étudiant.)

Tous les jours, vous entendez des Canadiens-Français se servir du mot *dollar*, au lieu du mot *piastre*.

Aussi loin que l'on remonte dans nos archives, c'est-à-dire à deux siècles ronds, le mot *piastre* est employé pour désigner la valeur de cent vingt sous, autrement dit cent centins. Ce n'était pas la *piastre* turque, laquelle n'est que de cinq ou six sous, je crois, mais c'était la *piastre* mexicaine, espagnole si on aime mieux cette expression.

Les habitants des colonies anglaises se servaient du mot allemand, *thaler* pour désigner la même somme d'argent et ils le corrompirent bientôt en *dollar*.

Durant ces dernières années, voilà que les Canadiens-Français se sont mis à copier les Américains et à oublier le mot *piastre*, qui est chez nous de tradition, qui a toujours été regardé comme français et qui ne dénonce pas un son anglais dans notre bouche. Singulière fantaisie !

On me dira que la France se sert du mot *dollar* et qu'elle ne prononce le mot *piastre* que pour désigner la monnaie turque, ou romaine, ou toscane, ou espagnole, ou mexicaine. Si la France veut en agir ainsi, c'est son affaire — mais nous serions des sots de l'imiter en adoptant le mot *dollar*.

Outre qu'il est bon de ne parler qu'une langue à la fois, je ne vois pas

quel plaisir on éprouve à emprunter aux étrangers des termes qui ne valent pas les nôtres.

Le mot *piastre* est aussi noble que *dollar*, et il sonne mieux dans une bouche française. D'ailleurs il est français. Une *piastre* peut valoir cinq sous, trente sous, cent sous, cent vingt sous, selon les pays, mais le mot *piastre* est toujours français. Il se trouve que la *piastre* espagnole est la même que la *piastre* canadienne, que la *piastre* mexicaine et que le *dollar* anglais, mais le *dollar* se prononce *dollar*, les Mexicains ont un mot à eux pour qualifier cette monnaie ; en Toscane il y a un autre mot, en Turquie un autre encore, selon les langues parlées dans ces pays divers. Quand un Français fait mention de ces monnaies, il dit *piastre*, et non pas *douro*, etc. — En tous cas si les Espagnols disent *douro* c'est parcequ'ils parlent espagnol, mais ils ne s'avisent pas de prononcer *piastre* au milieu d'une phrase espagnole.

Il n'y a que les Canadiens-Français pour panacher de la sorte leur langage. Comme nous trouverions ridicule un Anglais qui dirait : " *Give me my capot*. Les Canadiens disent : Donne-moi mon *coat*. Je paye cette *strap* de rasoir un *dollar*. Oh ! l'horreur !

BENJAMIN SULTE.

Ottawa.

— Les écoliers qui s'abonnent maintenant à *l'Étudiant* le reçoivent *gratis* jusqu'au mois de décembre.

L'ÉTUDE DU GREC

(Pour l'Étudiant)

Que la haute valeur intellectuelle dépend, dans
une mesure, de l'application du conseil
d'Horace :

..... Exemplaria græca
Nocturnâ versate manu, versate diurna.

Eusèbe, Eugène, Philippe, Étienne.

Étienne. — Somme toute, sais-tu bien, Eugène, qu'il n'est guère facile de réduire notre ami Eusèbe, au silence ?

Eugène. — Et diantre ! je m'en aperçois bien,..... coûte que coûte, il faut toujours qu'il ait le dernier mot.

Eusèbe. — Afin de vous montrer, mes amis, par une application pratique, que rien ne saurait suppléer la connaissance des langues anciennes au point de vue de la culture intellectuelle, mettons aux prises un élève formé à l'école des anciens, avec un de ces petits prodiges qu'une éducation superficielle fait éclore.

Celui-ci, qui ne doute de rien parce que l'horizon est pour lui le monde, se présente d'un air assuré ; il raconte, joliment quelques anecdotes dont sa mémoire s'est précautionnée le matin ; il lui échappe des réminiscences qu'il appelle des impromptus ; il voltige légèrement d'un objet à l'autre ; débite avec grâce la nouvelle du jour ; critique ou loue, à tort et à travers, l'ouvrage qui vient de paraître ; cite l'histoire et confond les époques. Tant qu'il n'a pour auditeurs que des ignorants ou des sots comme lui, il étonne, il brille, il triomphe, il est charmant.

Mais un adversaire se présente : son maintien est modeste ; il écoute longtemps avant de parler, et se contente de sourire de pitié aux sottises qu'il entend. Forcé de s'expliquer sur un objet intéressant, il s'exprime d'abord avec quelque embarras ; mais cet embarras, ce n'est point la disette d'idées, c'est leur abondance, au contraire, qui le

cause. Plusieurs façons de les rendre se présentent à la fois, il hésite un instant sur le choix ; peu à peu il s'anime, ses idées se classent, et l'expression lui obéit. Elle est tantôt noble, tantôt ingénieuse, tantôt véhémentement, mais toujours juste. Il ne s'écarte point de son sujet ; il discute d'une manière lumineuse, appuie toutes ses assertions de preuves, et toutes ses preuves d'exemples : il éclaire et chauffe tout à la fois. Son rival veut balbutier quelque objection ; un mot ajouté suffit pour le confondre, pour le réduire au silence. C'est l'aigle choquant de l'aile l'escarbot, c'est Hercule faisant pirouetter un Pygmée. *Si magnis licet componere parva.*

Or, mon cher Eugène, auquel des deux voudrais-tu ressembler ? Evidemment je ne te ferais point cette question, si je pouvais douter de la réponse. Eh bien ! il ne tient qu'à nous de paraître un jour avec le même avantage ; puisons à la même source ; étudions, mais étudions à fond ces écrivains immortels qui nous assureront à la fois des succès et des jouissances ; que le précepte d'Horace soit toujours présent à notre esprit :

..... *Exemplaria græca nocturnâ versate manu, versate diurnâ.*

Que nos succès en tout genre attestent l'utilité des langues anciennes qui en auront été la source. A ceux qui nous demandent à quoi servent le grec et le latin, répondons hardiment : le grec et le latin servent à tout. Si l'on nous dit que nous perdons notre temps, consolons-nous ; c'est en le perdant ainsi que les Racine, les Boileau, les Bossuet, les Fénelon, les Montesquieu, les Buffon, etc., sont arrivés au temple de l'Immortalité ; et il n'est pas encore prouvé qu'en l'employant mieux, ils eussent été plus loin. Enfin, mes chers amis, rougissons de méconnaître plus longtemps les vrais dieux du Pénie.

Si nous voulons acquérir le goût du beau et le conserver, rattachons-nous aux écrivains qui en ont consacré les principes, et répétons souvent ces vers d'un jeune poète formé à leur école :

" Sans doute le respect des antiques modèles
Peut au vrai ramener les livres infidèles ;
Eux seuls, de la nature imitateurs constants,
Toujours lus avec fruit, sont beaux dans tous les temps,
Heureux qui, jeune encore, a senti leur mérite !
Même en les surpassant, il faut qu'on les imite."

Philippe. — Hein ! hein ! Eugène qu'en dis-tu maintenant ?..... N'est-ce pas qu'il ne faut pas toujours croire avoir résolu une question, parce qu'on y a répondu par une mauvaise plaisanterie ?

Eugène. — C'est bien là, en effet, la conclusion qui découle tout naturellement de cette magnifique tirade qu'Eusèbe vient de nous débiter avec une verve, une chaleur, un entrain qui révèle déjà le futur orateur. Aussi je dois te dire, mon cher Philippe, que selon toute probabilité, ma réconciliation avec le grec ne tardera pas beaucoup à s'effectuer.

Eusèbe. — A la bonne heure !

Philippe. — Je puis me tromper ; mais tout me porte à croire que le discours d'Eusèbe aura fait d'une pierre deux coups. N'est-ce pas, Etienne, que ce n'est pas trop mal tombé ?

M. H. B.

L'HYGIÈNE dans l'ENSEIGNEMENT SCOLAIRE.

PHYSIOLOGIE ET HYGIÈNE

L'homme est placé à la tête de l'univers. L'homme est la nature ayant conscience d'elle-même. La perfection de son être, la grandeur de son intelligence, la sublimité de sa destinée en font le chef-d'œuvre de l'Éternel. Avec toutes ces prérogatives, l'homme qui devrait constamment viser l'idéal de la perfection dans sa manière de vivre, souffre dans son humanité par le manque de respect qu'il a de son corps. Il passe sa vie dans l'ignorance complète de l'organisation de ce corps, et des lois qui le régissent. Il abandonne au médecin l'intérêt de sa santé et de sa maladie.

L'éducation que l'on donne à la jeunesse ne comprend pas la connaissance de l'organisation de l'homme, l'instruction nécessaire qui dirige la vie. La santé, cette preuve d'une vie physiquement vertueuse, est loin d'être l'objet constant de nos efforts. Enfin, la vie n'est nullement comprise pour le noble but que l'homme doit poursuivre. Nous pouvons dire avec Plutarque : " Ne pas savoir comme on est fait, c'est habiter son corps en sourd et en aveugle. "

Cet ouvrage de grand dessin, comme parle Bossuet, mérite pourtant qu'on s'en occupe sérieusement. La dégénération de la société moderne est un fait indéniable. Il serait dangereux et puéril de la méconnaître. Une étude sur la physiologie et l'hygiène réclame donc une place dans nos maisons d'éducation. Les éducations boiteuses, les existences raccourcies et une effrayante pullulation de valétudinaires nous répandent de l'importance du sujet.

En Canada, depuis deux ans, les tendances hygiéniques s'accroissent tous les jours davantage. Mais notre système d'éducation souffre toujours d'une sérieuse lacune : l'absence complète d'institution d'hygiène scolaire. On sent pourtant toute la gravité du mal, et l'opinion demande des réformes pour régénérer la nation amoindrie, débile et nerveuse.

Il faut hygiéniser au plus tôt l'éducation par la triple culture morale, intellectuelle et physique qui fait l'homme, la société, la nation. Il est temps de comprendre, dans la pédagogie, que l'hygiène a mission de donner à la culture de l'esprit la bonne et solide assise d'une san-

té raffermie et d'un développement corporel régulier. Tout instituteur a charge de corps autant que d'esprit (il ne s'en doute guère) et, par ignorance de l'hygiène, il reste au-dessous de sa tâche.

Il y a donc urgence de créer un cours d'hygiène scolaire dont les matières rentreraient dans le programme des examens. A cet effet, il conviendrait de nommer un ou deux médecins qui auraient titre d'inspecteurs, et qui feraient rapport chaque année. Nous comprenons le service signalé qu'une pareille commission d'hygiène rendrait au pays pour assurer la santé et la vigueur des enfants de nos écoles. Avec un pareil service, les intérêts de l'hygiène scolaire seraient complètement garantis.

Nous écrivons ces lignes avec l'espoir et la confiance de les voir tôt ou tard se réaliser dans notre pays. D'ailleurs les études élémentaires que nous publierons dans ce journal en démontreront l'extrême importance.

L'avenir de la médecine repose plutôt dans l'art de prévenir les maladies que de les guérir. Les progrès incessants de la physiologie nous faisant connaître plus intimement notre organisme, et ceux de l'hygiène nous enseignant les lois qui le régissent nous engageant à dissiper les ténèbres de notre ignorance au milieu de tant de causes qui compromettent la santé. Aussi une connaissance préalable de la physiologie nous met plus en état de profiter des enseignements de l'hygiène. Et nous pouvons enseigner avec succès et d'une manière tout à fait simple cette science à ceux qui sont étrangers à la médecine,

pourvu que nous établissions les faits dans un ordre convenable, et dans les rapports naturels qu'ils ont entre eux.

Voulons-nous bien comprendre les rapports intimes que la physiologie et l'hygiène ont entre elles ?

La physiologie est la science qui nous enseigne les phénomènes de la vie, et la manière dont ils s'opèrent dans notre organisme pour lui donner son activité normale. Cette science nous apprend l'espèce de travail que le corps est capable d'accomplir, les moyens naturels que nous pouvons le plus avantageusement employer. L'hygiène nous enseigne les moyens de conserver la santé, d'éviter tout ce qui peut lui être nuisible en troublant les forces vitales. La physiologie nous met donc en mesure de satisfaire tous nos besoins, tous nos désirs, et l'hygiène de maintenir en parfait état les facultés corporelles et mentales. Ces deux sciences donc sont nécessairement liées l'une à l'autre.

Pour nous bien pénétrer de la valeur hygiénique de la physiologie, jetons un regard sur la structure de l'homme. Nous apercevons diverses parties qui diffèrent entre elles en volume, en apparence, en texture et en localisation. Ainsi le cœur, le cerveau, les poumons, l'estomac, le foie, la peau occupent diverses régions du corps, et se nomment organes. Mais ces organes se donnent un mutuel appui et forment par leur union l'organisation de l'homme. Une fonction particulière est destinée à chacun de ces organes : le cœur fait circuler le sang ; le foie fabrique la bile ; l'estomac digère l'aliment ; le poumon sert la respiration ; le cerveau

sert la pensée, cette noble faculté de l'homme dirige les mouvements des membres ; la peau enveloppe notre être et le protège. Ces phénomènes divers sont associés sous une mutuelle dépendance pour constituer la vie. Ainsi le sang devient impropre à nourrir notre organisme s'il n'est sans cesse régénéré par l'aliment que l'estomac digère ; la bile devient impropre à la digestion si la foie n'est convenablement fourni par le sang. Comme nous le voyons, notre organisme est composé d'organes à fonctions différentes, mais concourant tous à un résultat final qui est l'activité normale et complète de la vie.

Enfin, nous répétons que l'enseignement de l'hygiène dans les maisons d'éducation est le mode le plus efficace de vulgarisation de cette science.

Montréal; Dr J. I. DESROCHES.

A CEUX QUI REFUSENT

Lorsque vous ne jugez pas à propos de recevoir *l'Etudiant*, que vous le refusez une première fois, et qu'il vous arrive encore, ayez donc la charité de le renvoyer de nouveau. Certaines personnes ont reçu *l'Etudiant* pendant près de 3 ans, nous leur envoyons un compte ; elles répondent sans envoyer un sou bien entendu. " Nous avons refusé le premier No." Ce procédé est-il charitable ? Si nous avons continué, c'est que le numéro refusé ne nous est pas parvenu ; ce peut être encore parce que vous avez écrit refusé sans laisser votre nom sur la bande.

L'abonnement au *Couvent* n'est que de 25 centins par an. Volume de 160 pages à la fin de l'année. Abonnez vos sœurs.

CONSTITUTION DU CANADA

Ce que tout petit canadien doit en savoir

*Parti ministériel. — L'opposition. — Les Débats.
Le Whip.*

En parlement il y a deux partis politiques en présence, le *parti ministériel* (celui qui est au pouvoir) et le *parti oppositionniste*, ou encore : le *Gouvernement* et l'*Opposition*, la *Droite* et la *Gauche*.

La discussion qui résulte de ces deux partis, durant la session, est dénommée : *Les Débats* du Parlement, de la Chambre des Communes et du Sénat. Ils renferment les discours des députés qui adressent la parole en parlement.

Chacun des deux partis se choisit, durant la session, un membre qu'on nomme : *Whip*, chargé de rassembler tous les autres députés, lorsqu'il se présente un vote important.

Le Gouverneur se rend de temps en temps au Parlement, pendant la session, pour sanctionner, à mesure qu'ils sont adoptés les projets de loi des deux Chambres.

ARTICLE IX.

*Principaux officiers employés au Parlement
durant la session.*

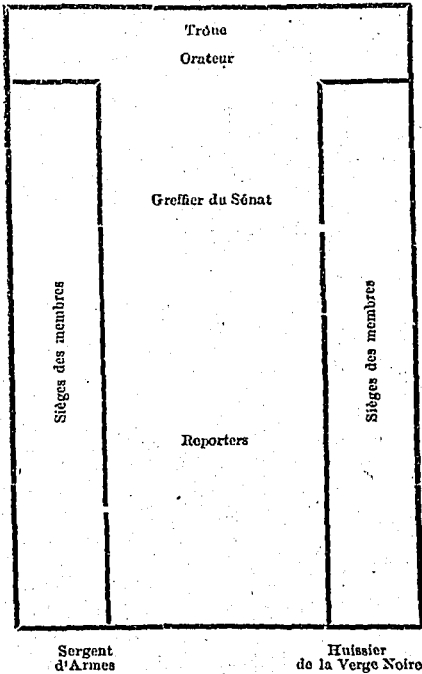
A la Chambre des Communes : 1. Un Orateur ou Président des débats ; 2. Un Greffier dont le devoir est d'enregistrer fidèlement tout ce qui se passe dans la Chambre, de rédiger les journaux ou procès-verbaux, signer les bills et les ordres de la Chambre ; 3. Un ou deux traducteurs français et anglais pour les débats des Communes ; 4. Un Greffier de la Couronne ou Chancellerie chargé des proclamations ou *writs* du Parlement ; 5. Un sergent d'armes, chargé de réprimer tout désordre en Chambre ; 6. Un messenger en chef et plusieurs portiers et commissionnaires chargés de communications, recherches de renseignements, rapports, etc.

Le bureau des traducteurs s'appelle aussi *Hansard*. Il est composé de plusieurs sténographes et copistes.

Au Sénat : 1. Un Orateur ou Président des délibérations ; 2. Un Greffier et assistant ; 3. Un chapelain ; 4. Plusieurs copistes ou *reporters* ; 5. Un Huissier de la Verge Noire, ainsi nommé, parcequ'il porte à sa main une verge noire surmontée d'un lion d'or ; il se tient en dehors du Sénat ; 6. Un sergent d'armes, avec une masse.

Voici un diagramme du Parlement du Canada en ses ion. Les membres des Communes siègent dans une salle, et les membres du Sénat dans une autre salle.

PLAN DE LA CHAMBRE DU SÉNAT



J. HERNAS CHARLAND.

Joliette, Octobre 1887.

OCTOBRE.

(Pour l'Étudiant.)

Octobre était, comme son nom l'indique, le huitième mois de l'année de Romulus.

A la réforme des décemvirs il en devint le dixième, comme il l'est encore aujourd'hui ; mais son nom d'octobre a toujours prévalu sur toutes les autres dénominations qu'on a voulu lui donner.

Les anciens astronomes donnaient le scorpion pour constellation au mois d'octobre.

Le 30 de ce mois, mille ans avant la naissance de Jésus-Christ, Salomon dédia au Seigneur le temple magnannique qu'il avait voulu édifier sous son règne. Ce monument admirable, tout éclatant d'or et de pierreries, auquel plus de cent cinquante mille hommes travaillèrent, qui coûta des sommes immenses, et qui n'eût point d'égal dans le monde, fut achevé en sept ans et demi, et dédié en présence du peuple d'Israël.

Bernard Lami évalue à plus de quatre milliards ce que coûta la construction du temple, commencée l'an 480 après la sortie d'Égypte, la 4ème année du règne de Salomon.

Deux dévotions sont en honneur parmi les fidèles durant le mois d'octobre : la dévotion aux saints anges gardiens, et surtout celle de Notre-Dame du St-Rosaire.

A cette époque, les collégiens anciens et nouveaux ne connaissent presque plus ce que c'est que l'ennui, car depuis quelques semaines déjà, tous se sont mis sérieusement à l'étude. Cette générosité de leur part, et qui réjouit tant le cœur de leurs bons et dévoués maîtres, ils la puisent dans la récitation pieuse de leur rosaire.

OSCAR.

Montréal, Octobre 1887.

Sommaire du " Couvent " de septembre 1887

Gymnastique intellectuelle	A. Jeanneau
À l'œuvre, jeune filles	F. A. B.
Manière de faire la soupe aux tomates	Mme Bonconseil.
Plus instructif qu'on ne pense	F. A. B.
Mes adieux au pensionnat	Marie-Louise P.
Le retour	Fleur-Angé.
Migration des oiseaux au bosquet enchan- teur	Frédérica.
Si vous aimez votre frère.....	Réd.
Souscrivez	"
Grande réduction	"
Mots et anecdotes	Musée des enfants
Aux correspondants	Réd.

A Simple Method.

OF

TESTING THE VISION OF STUDENTS.

(For *L'Etudiant*.)

The last census of the United States, taken upon the same plan as the census next preceding it, indicates that during ten years the number of blind persons increased 140 per cent, while the increase of total population was but 30 per cent. Many cases of blindness are due to accident and contagious diseases of the eye, but a large proportion of this increase of blindness is due to the ignorant over use or abuse of the eyes. Then for each person who goes on to complete blindness, many stop short of that, but only after their capacity for eye-work, or their comfort in doing it, has been permanently lessened, or one eye rendered practically useless.

Again, acquired myopia (near-sightedness) is not merely a disability, but is generally dependent upon disease of essential portions of the organs of sight, attended with loss of visual power aside from the optical defect, and strongly predisposing to cataract or irremediable blindness in later life. It has for many years been known that the great majority of cases of myopia were due to the improper use of the eyes for near work; and by the examination of the eyes of very many thousands of children at different periods of school life, it has been amply demonstrated that in the larger proportion of cases the damage has been done by some fault in the method or conditions of using the eyes for school work. In various countries of Europe the care of the eyes of school children has become the charge of special commissions, and medical officers appointed by the government; and the lighting of school rooms, position of scholars, hours of study, even the conditions of the general health, and special capacities of the eyes of each individual pupil, are matters of official inquiry and concern.

In this country no elaborate system of official inspection and supervision is likely to meet with general favor. We must depend rather on teaching each individual and each school or school district, to take care of itself; and if they are to do this, the first essentials are a

knowledge of what constitutes good sight, and of what is a sufficient light for steady eye-work.

To enable teachers, boards of education, etc., to determine whether pupils have good sight, and whether the light by which they are required to work is sufficient, we have published a series of tests arranged by Dr. Edward Jackson, of Philadelphia, for this especial purpose.

For good sight the eye must be able to get distinct impressions of distant objects, must be free from any noticeable astigmatism, and must have sufficient power of accommodation, or focusing near objects. The tests, three in number, are printed on a single card, on the back of which are given full directions for using them. The first consists of block letters, just visible in a good light, to a person with perfect distant vision, at a distance of twenty feet, or six metres. The second test is a series of six sets of parallel lines, each set running in a different direction from the others. When there is any notable degree of astigmatism present, the lines in some one set will be clearer or can be distinguished at a greater distance than the others. The third test embraces a series of words printed in small block letters. These are so small that the greatest distance at which they can be read is about ten inches. But they can be read closer to the eye, according to the power of the eye to accommodate or focus for near objects; and by measuring the distance of the nearest point at which they can be read by an effort, even for an instant, the extent of this focusing power is determined. Of course, perfect distant vision will not enable an eye to stand the strain of school work if associated with deficient focusing power.

To test the light falling at a given point in a room various elaborate pieces of apparatus, called photometers, have been devised; but the most simple and practical method is for a person, who has previously determined that his sight was perfect in a good light, to try if he can see perfectly by the light in question: that is, let him take the card and see if he can read by the given light the letters of the first test at twenty feet, or the words of the third test at ten inches.

It is believed that the use of these tests will enable the judicious teacher to make the best

MM. DAVID AU COLLEGE JOLIETTE

M. Stanislas David, aidé de son fils, M. Emmanuel David, donnaient le 22 septembre dernier, une séance littéraire et musicale, au collège, en présence des professeurs, des élèves et d'un certain nombre d'amateurs de la belle parole accourus de la ville.

Nous savons que notre appréciation ne pourrait en aucune manière augmenter la réputation de cet apôtre de l'art qui a reçu des marques de haute considération de la plupart des célébrités littéraires contemporaines, et notre nom, vraiment, ferait petite figure à côté de ceux de Chateaubriand, de Lamartine, de Mendelssohn et de tant d'évêques français : aussi n'est-ce pas une appréciation que nous écrivons, mais un très cordial témoignage d'estime que nous offrons à MM. David, père et fils. Nous nous faisons l'écho des chaleureux applaudissements prodigués pendant la trop courte séance du 22 septembre.

M. S. David dit bien dans tous les genres ; dans le genre solennel ou sublime, tempéré, léger ou tendre. Il connaît tous les chefs-d'œuvre de la littérature française ; mais il aime surtout les classiques et affectionne particulièrement Lafontaine qu'il a profondément étudié.

Le génie du fabuliste sous la diction intelligente et vive de M. S. David semble s'aviver de flammes nouvelles. Chaque fable devient une de ces miniatures recherchées, une de ces pièces d'orfèvrerie artistement taillées, dont les beautés échappent aux regards du vulgaire et dont les moindres détails pour les délices des connaisseurs.

Nous avons surtout remarqué chez M. S. David cette modération, ce respect de l'œuvre et du spectateur, cette connaissance dont Cicéron formulait ainsi ce précepte : *Caput artis deceat*. Pas trop de son ni de geste, la nature simple et grandiose, tendre ou gracieuse, et toujours variée, telle semble être la devise de M. David. L'artiste ne paraît pas se chercher ; ce n'est pas sa personne qu'il donne en spectacle ; il se cache derrière la pensée des maîtres et se garde bien de distraire l'attention des richesses qu'il étale aux regards.

Nous avons aussi quelquefois joué de la conversation de M. S. David, et nous serions fort en peine s'il nous fallait répondre à quelqu'un qui nous demanderait : préférez-vous entendre con-

verser ou entendre déclamer M. David ? C'est toujours au même simplicité, la même correction ; en plus, mille réflexions justes sur les artistes et les œuvres, mille traits tout à faits inédits qui tombent avec naturel et vous tiennent suspendus aux lèvres du causeur. Entremêlant avec une égale aisance et une égale abondance le grave et le doux, le profane et le sacré, il a des mots de Lacordaire, de Ravignan, de Lablache et de Rachel, reçus de la bouche même de ces orateurs et de ces artistes.

Voici des vers qui n'ont encore jamais été offerts au public, nous sommes heureux d'en donner la primeur à nos lecteurs.

A. M. STANISLAS DAVID.

Tu sais prêter, David, le charme de ta voix
Aux accords de la lyre, aux œuvres du génie,
Et tu parles les vers comme Homère autrefois
Eut voulu qu'on parlât sa grande poésie.

On écoute d'abord avec enchantement
L'écho mélodieux de ta noble parole.
Puis le cœur est ému d'un doux frémissement
On sent le feu sacré qui t'inspire en ton rôle.

Cornéille, dans son vol, l'élève à sa hauteur,
Et Racine, avec toi plus tendrement soupire ;
Triste ou gai, mais toujours admirable contour,
Tu sais quand tu le veux, faire pleurer ou rire.

Lafontaine nourrit les plus chers amours,
Aussi, jamais eut-il un plus digne interprète !
Comme à chacun tu rends son âme et son dis-
[cours !
Qu'on aime Jean Lapin ! Qu'on aime le poète !

Et vers d'autres climats tu t'exiles pourtant !...
Pourquoi chercher une gloire lointaine !
Cueille au milieu de nous la palme qui t'attend
Et deviens le Palma de notre Lafontaine.

A. DE MUSSET.

La voix de M. David n'a pas autant perdu que l'âge de l'artiste voudrait d'abord nous le faire croire. Cette voix a conservé de la force et du timbre. Dans les chansonnettes que nous avons entendues le son était riche et transmettait facilement l'émotion au cœur des auditeurs.

M. David fils donnait surtout la note gaie de la séance.

Le tableau d'une chambre de députés français, les exploits de Marseillais ont tour à tour provoqué l'hilarité générale.

L'œuvre de MM. David dans nos collèges canadiens ne peut manquer d'être sérieuse et laissera des fruits durables.

UN AUDITEUR.

L'auberge de l'Ange Gardien.

XV

COUP DE THEATRE.

Le voyage ne fut pas long. Partis le matin, nos trois voyageurs arrivèrent pour dîner à Loumigny, et pas à pied, comme au départ.

Moutier présenta Dérigny à madame Blidot et à Elfy. Lorsque Moutier lui amena Jacques et Paul pour les embrasser, Dérigny les saisit dans ses bras, les embrassa plus de dix fois, et se troubla à tel point qu'il fut obligé de sortir. Moutier et les enfants le suivirent.

MOUTIER.

Qu'avez-vous, mon ami ? Quelle agitation !

DÉRIGNY.

Mon Dieu ! mon Dieu ! soutenez-moi dans cette nouvelle épreuve. Oh ! mes enfants ! mes pauvres enfants !

Jacques s'approcha de lui les larmes aux yeux, le regarda longtemps.

« C'est singulier, dit-il en passant la main sur son front, papa a dit comme cela quand il est parti.

DÉRIGNY.

Comment t'appelles-tu, enfant ?

JACQUES.

Jacques.

DÉRIGNY.

Et ton frère ?

JACQUES.

Paul. »

Dérigny poussa un cri étouffé, voulut faire un pas, chancela, et serait tombé si Moutier ne l'avait soutenu.

DÉRIGNY.

Dites-moi pour l'amour de Dieu, cette dame d'ici, est-elle votre maman ?

— Oui, dit Paul.

— Non, dit Jacques ; Paul ne sait pas ; il était trop petit ; notre vraie maman est morte ; celle-ci est une maman très-bonne, mais pas vraie.

— Et... votre père ? demanda Dérigny

d'un voix étranglée par l'émotion.

JACQUES.

Papa ? Pauvre papa ! les gendarmes l'ont emmené...

Jacques n'avait pas fini sa phrase que Dérigny l'avait saisi dans ses bras, ainsi que Paul, en poussant un cri qui fit accourir le général et les deux sœurs.

Le pauvre Dérigny voulut parler, mais la parole expira sur ses lèvres, et il tomba comme une masse serrant encore ses enfants contre son cœur.

Moutier avait amorti sa chute en le soutenant à demi ; aidé des deux sœurs, il dégagea avec peine Jacques et Paul de l'étreinte de Dérigny. Lorsque Jacques put parler, il fondit en larmes et s'écria :

« C'est papa, c'est mon pauvre papa ! Je l'ai presque reconnu quand il a dit : « Mes pauvres enfants ! » et surtout quand il nous a embrassés si fort ; c'est comme ça qu'il a dit et qu'il a fait quand les gendarmes sont venus. »

Dérigny ne reprenait pas connaissance. Moutier commençait à s'inquiéter de ce long évanouissement ; il se relevait pour aller chercher le curé, lorsqu'il le vit fendre la foule et arriver précipitamment à Dérigny.

LE CURÉ.

Qu'y a-t-il ? Un homme mort, me dit-on ! Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenu plus tôt ?

MOUTIER.

Pas mort, mais évanoui, monsieur le curé ; il vient de tomber par suite d'une joie qui l'a saisi.

Le curé s'agenouilla près de Dérigny, lui tâta le pouls, écouta sa respiration, les battements de son cœur, et se releva avec un sourire.

« Ce ne sera rien, dit-il, ôtez-le d'ici, couchez-le sur un lit bien à plat, bassinez le front, les tempes avec du vinaigre, et faites-lui avaler un peu de café. »

Après avoir donné encore quelques avis, le curé, se voyant inutile, retourna chez lui.

JACQUES.

Mon bon ami Moutier, laissez-moi embrasser mon pauvre papa avant qu'il soit mort tout à fait, je vous en prie, je vous en supplie ; tante Elfy ne veut pas.

Moutier tourna la tête et vit le pauvre Jacques à demi agenouillé, les mains jointes, le regard suppliant, le visage baigné de larmes.

MOUTIER.

Viens, mon pauvre enfant, embrasse ton papa et ne t'effraye pas ; il n'est pas mort, et dans quelques instants il t'embrassera lui-même, et te serrera dans ses bras.»

Jacques remercia du regard son ami Moutier et se jeta sur son père qu'il embrassa à plusieurs reprises. Dérigny, au contact de son enfant, commença à reprendre connaissance ; il ouvrit les yeux, aperçut Jacques et fit un effort pour se relever et le serrer contre son cœur. Moutier le soutint, et l'heureux père put à son aise couvrir de baisers ses enfants perdus et tant regrettés.

Après les premiers moments de ravissement, Dérigny parut confus d'avoir excité l'attention générale ; il se remit sur ses pieds, et, quoiqu'il tremblait encore, il se dirigea vers la maison, tenant ses enfants par la main. Arrivé dans la salle, suivi du général, de Moutier et des deux sœurs, il se laissa aller sur une chaise, regarda avec tendresse et attendrissement Jacques et Paul qu'il tenait dans chacun de ses bras, et, après les avoir encore embrassés à plusieurs reprises :

« Excusez-moi, mon général, dit-il ; veuillez m'excuser, Mesdames ; j'ai été si saisi, si heureux de retrouver ces pauvres chers enfants que j'ai tant cherchés, tant pleurés, que je me suis laissé aller à m'évanouir comme une femelle. Chers, chers enfants, comment se fait-il que je vous retrouve ici, avec une maman, une tante, un bon ami ? (Dérigny sourit en disant ces mots et jeta un regard reconnaissant sur les deux sœurs et sur Moutier.)

JACQUES.

Deux bons amis, papa, deux. Le bon général est aussi un bon ami :

Dérigny tressaillit en s'entendant appeler *papa* par son enfant.

DÉRIGNY, l'embrassant.

Tu avais la même la même voix quand

tu étais petit, mon Jacquot ; tu disais *papa* de même.

« Mon bon ami, dit le général avec émotion, je suis content de vous voir si heureux.

Dérigny se leva et porta la main à son front pour faire le salut militaire.

DÉRIGNY.

Grand merci, mon général ! Mais comment se fait-il que mes enfants se trouvent ici à plus de vingt lieues de l'endroit où je les avais laissés ?

MADAME BLIDOT.

C'est le bon Dieu et Moutier qui nous les ont amenés, mon cher Monsieur.

JACQUES.

Et aussi la sainte Vierge, papa, puisque je l'avais priée comme ma pauvre maman me l'avait recommandé.

DÉRIGNY.

Mon bon Jacquot ! Te souviens-tu encore de ta pauvre maman ?

JACQUES.

Très-bien, papa, mais pas beaucoup de sa figure ; je sais seulement qu'elle était pâle, si pâle que j'avais quelquefois peur.

Dérigny l'embrassa pour toute réponse et soupira profondément.

JACQUES.

Vous êtes encore triste, papa ? et pourtant vous nous avez retrouvés Paul et moi !

DÉRIGNY.

Je pense à votre pauvre maman, cher enfant ; c'est elle qui vous a protégés près du bon Dieu et de la sainte Vierge et qui vous a amenés ici. Mon bon Moutier, comment avez-vous connu mes enfants ?

MOUTIER.

Je vous raconterai ça quand nous aurons diné, mon ami, et quand les enfants seront couchés. Ils savent cela, eux ; il est inutile qu'ils me l'entendent raconter.

LE GÉNÉRAL.

Et vous, mon cher, comment se fait-il que vous ayez perdu vos enfants, que vous ayez fait la campagne de Crimée, que vous n'avez pas retrouvé ces enfants au retour ? Vous n'avez donc ni père, ni mère, ni personne

DERIGNY.

Ni père, ni mère, ni frère, ni sœur, mon général. Voici mon histoire, plus triste que longue. J'étais fils unique et orphelin ; j'ai été élevé par la grand'mère de ma femme, qui était orpheline comme moi ; la pauvre femme est morte ; j'avais tiré au sort ; j'étais le dernier numéro de la réserve ; pas chance d'être appelé. Madeleine et moi nous restions seuls au monde, je l'aimais, elle m'aimait ; nous nous sommes mariés ; j'avais vingt et un ans ; elle en avait seize. Nous vivions heureux, je gagnais de bonnes journées comme mécanicien menuisier. Nous avions ces deux enfants qui complétaient notre bonheur ; Jacquot était si bon que nous en pleurions quelquefois, ma femme et moi. Mais voilà-t-il pas, au milieu de notre bonheur, qu'il court des bruits de guerre ; j'apprends qu'on appelle la réserve ; ma pauvre Madeleine se désole, pleure jour et nuit ; moi parti, je la voyais déjà dans la misère avec nos deux chérubins ; sa santé s'altère ; je reçois ma feuille de route pour rejoindre le régiment dans un mois. Le chagrin de Madeleine me rend fou ; je perds la tête, nous vendons notre mobilier, et nous partons pour échapper au service ; je n'avais plus que six mois à faire pour finir mon temps et être exempt. Nous allons toujours tantôt à pieds, tantôt en carriole ; nous arrivons dans un joli endroit, à vingt lieues d'ici ; je loue une maison isolée où nous vivions cachés dans une demi-misère, car nous ménagions nos fonds, n'osant pas demander de l'ouvrage de peur d'être pris ; ma femme devient de plus en plus malade ; elle meurt (la voix de Dérigny tremblait en prononçant ces mots) ; elle meurt, me laissant ces deux petits à soigner et à nourrir. Pendant notre séjour dans cette maison, tout en évitant d'être connus, nous avions pourtant toujours été à la messe et aux offices les dimanches et fêtes ; la pâleur de ma femme, la gentillesse des enfants attiraient l'attention ; quand elle fut plus mal, elle demanda M. le curé, qui vint la voir plusieurs fois, et, lorsque je la perdis, il fallut faire ma déclaration à la mairie et donner mon nom ; trois semaines après, le jour même où je venais de donner à mes enfants mon dernier morceau de pain et où j'allais les emmener pour chercher de l'ouvrage ailleurs, je fus pris par

les gendarmes et forcé de rejoindre sous escorte, malgré mes supplications et mon désespoir. Un des gendarmes me promit de revenir chercher mes enfants ; j'ai su depuis qu'il ne l'avait pas pu de suite, et que plus tard il ne les avait plus retrouvés. Arrivé au corps, je fus mis au cachot pour n'avoir pas rejoint à temps. Lorsque j'en sortis, je demandai un congé pour aller chercher mes enfants et les faire recevoir enfants de troupe ; mon colonel, qui était un brave homme, y consentit ; quand je revins à Kerbiniac, il me fut impossible de retrouver aucune trace de mes enfants ; personne ne les avait vus ; je courus tous les environs nuit et jour, je m'adressai à la gendarmerie, à la police des villes ; je dus rejoindre mon régiment et partir pour le Midi, sans savoir ce qu'étaient devenus ces chers bien-aimés. Dieu sait ce que j'ai souffert. Jamais ma pensée n'a pu se distraire du souvenir de mes enfants et de ma femme. Et, si je n'avais conservé les sentiments religieux de mon enfance, je n'aurais pas pu supporter la vie de douleur et d'angoisse à laquelle je me trouvais condamné. Tout m'était égal, tout, excepté d'offenser le bon Dieu. Voilà toute mon histoire, mon général ; elle est courte, mais bien remplie par la souffrance.

XVI.

PREMIÈRE INQUIETUDE PATERNELLE.

Jacques et Paul avaient écouté parler leur père sans le quitter des yeux ; ils se serraient de plus en plus contre lui ; quand il eut fini, tous deux se jetèrent dans ses bras ; Paul sanglotait, Jacques pleurait tout bas. Leur père les embrassait tout à tour, essayait leurs larmes.

« Tout est fini à présent, mes chéris ! plus de malheur, plus de tristesse ! Je serai tout à vous, et vous serez tout à moi.

— Et maman Blidot, et tante Elfy ? dit Jacques avec anxiété. Est-ce que nous ne serons plus à elles ?

DÉRIGNY.

Toujours, mon enfant, toujours. Vous les aimez donc bien ?

JACQUES.

Oh ! papa, je crois bien que nous les aimons ! elles sont si bonnes, si bonnes que c'est comme maman et vous. Vous reste-

rez avec nous, n'est-ce pas ? »

Le pauvre Dérigny n'avait pas encore songé à ce lien de cœur et de reconnaissance de ses enfants ; en le brisant, il leur causait un chagrin dont tout son cœur paternel se révoltait ; s'il les laissait à leurs bien-faïtrices, lui-même devait donc les perdre encore une fois, s'en séparer au moment où il venait de les retrouver ; l'angoisse de son cœur se peignait sur sa physionomie expressive.

LE GÉNÉRAL.

J'arrangerai tout cela moi ! Que personne ne se tourmente et ne s'afflige. Je ferai en sorte que tout le monde reste content. A présent, si nous soupions, ce ne serait pas malheureux ; j'ai une faim de cannibale ; nous sommes tous heureux ; nous devons tous avoir faim.

Moutier, Elfy et Madame Blidot étaient allés chercher les plats et les bouteilles ; le souper ne tarda pas à être servi, et chacun se mit à sa place, excepté Dérigny, qui se préparait à servir le général.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien ! Pourquoi ne soupez-vous pas, Dérigny ? Est-ce que la joie tient lieu de nourriture ?

DÉRIGNY.

Pardon, mon général, tant que je reste votre serviteur, je ne me permettrai pas de m'asseoir à vos côtés.

LE GÉNÉRAL.

Vous avez perdu la tête, mon ami ! Le bonheur vous rend fou ! Vous allez servir vos enfants comme si vous étiez leur domestique ! Drôle d'idée vraiment ! Voyons, pas de folies. A l'Ange Gardien nous sommes tous amis et tous égaux. Mettez-vous là, entré Jacques et Paul, et mangeons... Eh bien, vous hésitez ?... Faudra-t-il que je me fâche pour vous empêcher de commettre des inconvenances ? Saprelotte ! à table, je vous dis ! Je meurs de faim, moi !

Moutier fit en souriant signe à Dérigny d'obéir ; Dérigny se plaça entre ses deux enfants ; le général poussa un soupir de satisfaction, et il commença sa soupe. Il y avait longtemps qu'il n'avait mangé de la cuisine bourgeoise mais excellente de madame Blidot et d'Elfy ; aussi mangea-t-il à tuer un homme ordinaire ; l'éloge de tous les plats était toujours suivi d'une seconde

copieuse portion. Il était d'une gaieté folle qui n'etarda pas à se communiquer à toute la table ; Moutier ne cessait de s'étonner de voir rire Dérigny, lui qui ne l'avait jamais vu sourire depuis qu'il l'avait connu.

Après avoir causé et ri pendant quelque temps, le général va se coucher parce qu'il est fatigué ; Dérigny, après avoir terminé son service près du général, va avec ses enfants, dans leur chambre, les aider à se déshabiller, à se coucher, après avoir fait avec eux une fervente prière d'action de grâce.

XVII.

MYSTÈRES.

Le lendemain, le notaire, que le général avait mandé la veille par un exprès, pour une affaire importante, arriva de bonne heure. Le général s'enferma avec lui pendant longtemps ; ils sortirent de cette conférence satisfaits tous les deux, et riant à qui mieux mieux. Le général ne dit mot à personne de ce qui s'était passé entre eux, et, quand le notaire partit, il mit le doigt sur sa bouche pour lui recommander le silence, et lui fit promettre de revenir bien exactement pour le contrat de mariage d'Elfy, la veille de la noce.

« N'oubliez pas, mon très-cher, que vous êtes de la noce, du dîner surtout, dîner de chez Chevet. Ne vous inquiétez pas de votre coucher ; c'est moi qui loge.

— Mais, général, lui dit tout bas Madame Blidot, nous n'avons pas de place.

— Ta, ta, ta, j'aurai de la place, moi ; c'est moi qui loge ; ce n'est pas vous. Soyez tranquille, ne vous inquiétez de rien ; nous ne dérangerons rien chez vous. »

Le notaire salua et partit. Le général se frottait les mains comme d'habitude et souriait d'un air malin. Il s'approcha d'une fenêtre donnant sur le jardin.

« C'est joli ces prés qui bordent votre jardin ! Et le petit bois qui est à droite, et la rivière qui coule au milieu. Ce serait bien commode d'avoir tout cela. Quel dommage que ce ne soit pas à vendre ! »

Madame Blidot et Elfy ne répondirent pas. C'était à vendre ; le malin général le savait bien depuis une heure ; il savait aussi que les sœurs n'avaient pas les fonds nécessaires pour l'acheter. Il eût fallu avoir vingt cinq mille francs ; elles n'en avaient que trois mille.